

YAN Lianke

Les Chroniques de Zhalie

Roman traduit du chinois
par Sylvie Gentil



Éditions Picquier

PRÉFACE

CHINE, LITTÉRATURE ET MYTHORÉALISME¹

Si la littérature influence souvent ses lecteurs, sur l'écrivain c'est la vie qui exerce une influence contraignante.

La Chine contemporaine s'est lancée à bride abattue dans la course pour faire mieux, et plus vite, que l'Europe et les Etats-Unis en deux siècles. En conséquence de quoi il n'y a plus ni règles ni processus, la fin les a remplacés. Des raccourcis qui ne trient plus parmi les moyens sont devenus développement, richesse, héroïsme, l'échelle et l'intelligence qui mènent à la réussite. Pouvoir et argent se sont unis pour pervertir les âmes. C'en est au point que sur cette vieille Terre peuplée d'un milliard quatre cent mille habitants il n'est pas un jour, pas une heure où ne se produise quelque événement tellement alarmant qu'on n'en finit pas de le ruminer. Elle s'en pare d'une absurde complexité, devient le théâtre d'un chaos confus où de la beauté et de la laideur, de la bonté et de la cruauté, du bien et du mal, de la fiction et de la réalité, de ce qui a de la valeur ou ne fait pas sens, il n'y a plus moyen de juger, pas

1. D'après l'heureuse formulation de Brigitte Duzan (cf. http://www.chinese-shortstories.com/Actualites_73.htm). (*Note de la traductrice.*)

plus que de démêler ce qui relie entre eux ces faits et ces incidents. Toutes les explications que l'homme pourrait y trouver restent aussi silencieuses que des aimants pointés vers la terre nue, avec un magnétisme aussi disparu que le météorite qui s'est abîmé dans l'océan.

Un fait : un homme est mort en détention, noyé dans une bassine d'eau.

Un autre, tout aussi véridique : à Shanghai, peu avant la fête du printemps, les eaux du Huangpu ont charrié quelque dix mille cadavres de porcs.

Un dernier, celui-là encore parfaitement authentique : alors qu'une localité s'apprêtait à rendre la crémation obligatoire, les vieilles gens s'y sont les unes après les autres suicidées pour avoir le droit d'être enterrées.

Tels drames ont beau nous sembler irréels, contraires à la plus constante des logiques humaines, ils relèvent pourtant du quotidien et le risque existe, à toute heure et en tout lieu, qu'ils se reproduisent. Ils sont désormais si communs et répandus qu'on dirait l'air, et l'eau, dont la qualité s'est modifiée sans que nous en ayons compris le pourquoi. Notre pays est neuf, il est aussi très vieux. Relativement riche et moderne, mais régi d'après un système despotique extrêmement féodal. Fortement occidentalisé, et pourtant intrinsèquement oriental. Si le monde est en train de le changer, lui aussi il modifie l'univers dans sa globalité. Nous avons là un processus dont l'originalité réside en sa capacité à défier l'imagination, à en dépasser les limites tant rien ne saurait expliciter ni justifier la réalité qui en découle, laquelle en devient irréelle, c'est une réalité au tangible intangible et où l'impossible est possible. Les événements s'y produisent selon des principes et des règles que nous ne discernons pas, que nous n'arrivons pas à toucher du doigt, que nous ne pouvons même éprouver.

Telle réalité procède d'une nouvelle logique, de nouvelles manières de raisonner.

D'une forme d'existence commune qu'on peut qualifier de « mythoréaliste ».

Face à cette réalité et son histoire, sa genèse et son actualité, les Chinois sont longtemps restés incrédules et dubitatifs. Ensuite ils se sont habitués et peu à peu n'y ont plus rien vu que de très banal. Enfin, indifférents, ils se sont identifiés à cette ère sans équivalent à l'échelle planétaire. Mais alors que l'univers assistait bouche bée aux époustouflants incidents qui émaillent notre quotidien, les stylos et les claviers des écrivains de Chine se sont révélés impuissants, inaptes à décrire la réalité à laquelle ils étaient confrontés et qui échappait au cadre de l'expérience et de l'histoire humaines. Aucune doctrine, aucun courant, aucune technique littéraire n'était, face à l'étrange récit de la Chine contemporaine, à même de produire autre chose que soupirs et gémissements.

La réalité chinoise nous contraignait à une nouvelle forme d'écriture.

Cette réalité, cette histoire qu'aucune logique ne venait justifier ont provoqué l'accouchement de la littérature dite « mythoréaliste », soit une manière littéraire originale de montrer une réalité invisible, de la mettre en évidence alors qu'elle est dissimulée, de la décrire quand elle est « inexistante ». Elles ont lancé la littérature sur la route de l'âme et de l'esprit (qui ne sont pas l'existence), à la recherche de ces noyaux atomiques enfouis qui font exploser la vie et la réalité.

Tant en ce qui concerne le récit, l'intrigue, les détails que la psychologie et le comportement des personnages, impossible dans le cadre du roman réaliste de faire l'impasse sur

le rapport de causalité, ce serait inimaginable. Tel rapport s'est sous couvert de science et de logique partout imposé avec force à notre univers et à l'humanité. Son enchaînement est rationnel, aujourd'hui n'existe que parce qu'hier a disparu, les faits se succèdent selon un rapport de cause à effet, ils sont en corrélation. Ce n'est que parce qu'il y a de la lumière que les dix mille choses sont ; parce qu'il y a eu accouplement qu'il y a conception ; parce que le moteur a été inventé que de nouveaux modes de transport ont vu le jour. Le code de la logique cause/effet est ici aussi évident que le chapeau sur la tête d'un noble des temps anciens.

Sous la plume d'un écrivain réaliste, le déroulement des faits et l'évolution des personnages ont toujours leur raison d'être, relèvent d'un ensemble achevé et qui plus est, de causes qui équivalent à leurs effets : si les premières font cent livres, les seconds en pèseront obligatoirement autant ; un « c'est pourquoi » de cent mètres de long succédera toujours à un « parce que » de même longueur. S'il est bien sûr possible de les dissimuler, les voiler et ne pas les écrire, ces « parce que » et ces « c'est pourquoi » n'en sont pas moins inéluctables. Cette totale parité entre cause et effet, leur unité, peut être appelée la « causalité absolue » du réalisme. Avec l'équivalence entre eux des termes qui la composent, elle constitue la meilleure des logiques de récit. Le réalisme ne s'élaborant et se déployant, avec la plus grande rigueur, que sur ce rapport de correspondance rationnelle, dès qu'on y renonce, dès qu'il y a dépassement ou divergence, on sort de son registre proprement dit.

« Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin, au sortir de rêves agités, il se trouva dans son lit métamorphosé en un monstrueux insecte¹. »

1. Première phrase de *La Métamorphose* de Kafka, traduction Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, collection bilingue « Les Langues modernes », Librairie Générale Française, 1988.

Jamais, de tout le roman, l'auteur ne nous dit ni « pourquoi » ni « comment », du point de vue biologique et matériel, Samsa s'est transformé en cloporte.

Le résultat est là, la cause a disparu.

C'est la plus grave trahison de Kafka à l'encontre du réalisme. Il se place hors de son champ en inventant, à l'intérieur de la littérature, le « zéro raison » – il n'y a pas de « parce que » à son « pourquoi », pas de condition à son résultat ; autrement dit, pas de cause à effet (cf. *Le Procès*, *Le Château*). L'absurde est né. Une nouvelle manière d'écrire a planté la graine d'un genre nouveau, d'une littérature impressionnante et moderne.

« Il passa de maison en maison, traînant après lui deux lingots de métal, et tout le monde fut saisi de terreur à voir les chaudrons, les poêles, les tenailles et les chaufferettes tomber tout seuls de la place où ils étaient, le bois craquer à cause des clous et vis qui essayaient désespérément de s'en arracher, et même les objets perdus depuis longtemps apparaissaient là où on les avait le plus cherchés¹. »

Quand l'aimant s'approche, les clous et les vis du bois réagissent à son appel et le font grincer : le « pourquoi » perdu par Kafka revient, mais joueur, mais riant. Mais débarrassé du rapport de réciprocité réaliste. Ce n'est plus un lien de causalité que pour moitié, quelque chose dans l'ordre du trois septième ou du quatre sixième. Ces « semi-rapports » qui abondent dans *Cent ans de solitude* établissent au final toutes sortes de liaisons réciproques entre les intrigues et ménagent une transition avec la logique réelle, et banale, du sens commun. A ces récits basés sur de semi-rapports de causalité, le monde a répondu à grand renfort de cris et d'acclamations, qui tels

1. *Cent ans de solitude*, Gabriel Garcia-Marquez, p. 17, traduction Claude et Carmen Durant, collection « Points », Editions du Seuil, 1996.

de petits pains par temps de famine ont apporté la gloire à l'Amérique latine et ses écrivains.

Par quelle logique de causalité le mythoréalisme, né sous la contrainte de la réalité chinoise, existe-t-il ?

Les Chinois ont enfin compris pourquoi, dans les années 1960, à l'époque du Grand Bond en avant, il a suffi d'une poignée de bois et d'une autre de sable pour produire du fer ; d'un *mu* (un quinzième d'hectare), voire d'un lopin encore plus petit, pour récolter entre dix et vingt mille livres de céréales. Il y a une réalité interne, invisible, aux pires absurdités de notre histoire.

Et à l'intérieur de cette réalité, des relations « causales ».

Des relations de cause à effet qui régissent ce qu'il y a de plus irrationnel dans notre expérience. Ainsi, dans la Bible, lorsque Dieu dit que la lumière doit être et qu'elle est ; quand il dit que l'eau doit exister et qu'elle existe ; quand il parle de séparer le jour de la nuit et qu'effectivement, il y a un jour et une nuit. En ce qui concerne la Chine, ses aberrations, ses désordres, les éléments les plus chaotiques et incompréhensibles de son passé et son présent, tout ce qui nous fait souffrir et jette la confusion dans nos âmes et nos cœurs, relève de tels rapports, dissimulés à l'intérieur de la réalité intrinsèque. Quand l'écriture s'en empare, lorsqu'elle fait exploser les noyaux de la vie et de la réalité, le « dieu » qu'implique le mythoréalisme est posé en vérité, une vérité auparavant invisible que la littérature met en évidence et à qui elle permet d'exister. La vérité mythoréaliste ne cherche pas à prouver que dans la vie courante $1 + 1$ font 2, mais à faire deviner, sentir, en quoi $1 + 1$ n'équivalent pas à 2 ; pourquoi l'apparition de

B est sans rapport avec A ; non seulement elle est à même d'expliquer comment on a pu croire que la productivité d'un *mu* de terre atteignait les dix à vingt mille livres de blé ou de riz, mais en outre elle révèle la « réalité », le processus et les raisons d'une telle productivité.

Dans mon roman *Les Quatre Livres*, un écrivain en rééducation choisit un terrain bien particulier pour réaliser cet objectif : la tombe d'un antique monarque féodal, de ceux qui jouissant d'un pouvoir absolu faisaient la pluie et le beau temps. Son champ est un vieux tombeau impérial. Quand viendra le moment d'arroser les jeunes pousses plantées sur le tertre de ce puissant souverain, ce n'est pas d'eau pure qu'il les abreuvera : il va y mêler son sang, jailli des entailles qu'il se fait à l'index. Allant, quand le blé arrivera à maturité, jusqu'à s'ouvrir les poignets pour le faire fuser vers le ciel et retomber mêlé à la pluie. Si bien qu'à l'heure de la moisson, effectivement ses épis seront aussi gros que ceux du maïs et la productivité atteindra les dix mille livres par *mu*. La race humaine et ses capacités naissent des pires souffrances, si profondément enfouies qu'elles nous sont invisibles : telle est la causalité interne d'une productivité de dix mille livres par *mu*.

Le réalisme respecte scrupuleusement la parité entre cause et effet à l'intérieur de la relation logique.

L'absurde renonce généralement à la notion de causalité.

Le réalisme magique la réhabilite, même s'il ne s'agit plus tout à fait de la cause et de l'effet réciproques de la vie réelle.

Si l'œuvre romanesque inscrit toujours peu ou prou ses faits et personnages à l'intérieur d'une logique de causalité, le mythoréalisme appréhende pour sa part un rapport de cause à effet interne, invisible, enfoui dans la réalité chinoise. Il s'empare d'un noyau en fusion mais indiscernable à fin

de rationalisation et de mise en évidence de tout ce qu'il y a d'absurde, de chaotique et de décousu à l'intérieur du processus, de son irréalité et son illogisme. C'est ce noyau, facteur de chaos et de désintégration, que *Les Chroniques de Zhalie* s'efforcent de faire apparaître. Si par la fiction nous parvenons à capturer les racines sauvages, invisibles dans la vraie vie au point de sembler ne même pas avoir d'existence sous la terre, qui sont celles de notre Chine contemporaine et incohérente, pourquoi se soucier des vérités de surface? Semblables à l'artiste dont l'ambition serait de peindre les formes et les aspérités cachées du lit de la rivière, *Les Chroniques de Zhalie* tentent de saisir au milieu des ténèbres la « plus chinoise » des causes. Dans de telles conditions, quel sens y aurait-il à débattre de la rationalité ou de l'irrationalité des tumultes et des accalmies visibles du flot?

Ce à quoi le mythoréalisme veut se confronter, c'est au lit et à la partie immergée du talus, au lieu où les eaux profondes coulent tranquilles, ce qu'elles recouvrent. Ce qu'il veut dévoiler, c'est la réalité interne: ces deux tiers de l'iceberg sous la mer. Et par là démontrer pourquoi le tiers supérieur, celui que chacun voit, a tel aspect et nul autre.

Le mythoréalisme n'a pas été créé en tant que doctrine, il n'est né ni du cerveau de l'auteur ni de sa plume mais provient intégralement des individus et des faits d'une réalité chinoise que son absurdité ordinaire rend irrationnelle aux yeux du monde. Weltanschauung et méthodologie pour aller *A la découverte du roman*¹, c'est aussi et

1. *A la découverte du roman*: essai théorique consacré à la littérature des XIX^e et XX^e siècles dans lequel Yan Lianke, après avoir exploré de manière subjective les différences et dissimilitudes les plus secrètes entre réalisme et autres formes littéraires du XX^e siècle, expose de manière plus détaillée la persistance à l'état fragmentaire du mythoréalisme dans la littérature, mondiale ou chinoise classique, ainsi que son apparition et son développement en tant que phénomène courant dans le terreau de la réalité chinoise contemporaine.

surtout l'essence et l'être le plus fondamental du « récit » et de « l'histoire » de la Chine contemporaine. Au point qu'en soi il ne s'agit pas d'une conception littéraire mais de la source, de la nature et de la substance mêmes de la réalité chinoise.

YAN LIANKE

LES CHRONIQUES DE ZHALIE

CHAPITRE I

PRÉAMBULE

Le mot du rédacteur en chef

Permettez-moi, estimés lecteurs, de profiter des explications du rédacteur en chef qui tiendront ici lieu de « note de l'éditeur » pour vous dire quelques vérités. Ces détails, ces opinions vous couperaient-ils l'appétit, c'est à moi qu'il faudrait vous en prendre, n'allez surtout pas, je vous en conjure, critiquer mes collègues du « comité des *Chroniques* ».

1. Si j'ai accepté d'abandonner le roman que j'étais en train d'écrire pour composer et rédiger ces *Chroniques de Zhalie*, c'est assurément parce que je suis enfant du pays, mais aussi, avouons-le, parce que la municipalité m'offrait une rémunération phénoménale, d'un montant tel que j'en suis resté sans voix, que même en rêve cela serait à se tordre de rire, et qu'au moins inconsciemment cela m'a motivé. Que les lecteurs me pardonnent : cet argent, j'en avais effectivement besoin, à la manière dont l'homme doté d'un surplus d'hormones mâles a besoin de femmes. Voici ce qu'était chargé de me proposer le secrétaire dépêché par le maire à la capitale pour me

rencontrer : « Professeur Yan, le chef a dit qu'en ce qui concerne les droits d'auteur, votre prix serait le nôtre. Tant que vous ne déménagez pas chez vous les banques de la ville, nous accepterons vos conditions. » Ce discours visait juste, je me suis effondré, de l'or et de l'argent j'étais désormais prisonnier. S'il vous plaît, ne me demandez pas combien j'ai touché, tout ce que je peux vous dire, c'est que depuis l'achèvement des *Chroniques*, et pour le reste de mes jours, l'argent n'est plus un souci pour moi. Aurai-je à changer d'appartement ou de voiture, voire à acheter renommée et statut social, plus jamais il ne me sera nécessaire d'évoquer le sujet.

Voilà, c'est ainsi que j'ai accepté d'assumer les charges d'éditeur et de rédacteur en chef des *Chroniques de Zhalie*. Et si je vous raconte cela aussi franchement, c'est pour que vous soyez assurés d'une chose : je n'ai pas ménagé ma peine, ce non seulement pour les lecteurs et la ville de Zhalie, mais aussi en raison de la somme, objectivement colossale, stipulée par le contrat.

2. J'avais trois exigences, sur lesquelles j'ai avant de prendre la plume obtenu l'accord de Kong Mingliang, le maire de la ville, et de l'ensemble des membres du comité de rédaction. De ces trois points, le premier était que je n'utiliserais que des faits ou matériaux en lesquels j'aurais foi et je serais autorisé à rejeter toute revendication, tout détail ou anecdote qu'on tenterait de m'imposer ; le deuxième : de par sa nature, mon travail de romancier impliquant une forme de détournement, j'écrirais l'histoire à ma manière au lieu de copier de manière servile et routinière les méthodes narratives et les règles usuelles des annales traditionnelles ; le troisième : il me fallait une secrétaire, jolie et intelligente, de préférence une étudiante en littérature fraîchement diplômée.

3. Quelle que soit la manière dont la municipalité de Zhalie décidait d'imprimer et de publier les *Chroniques*, en tant qu'écrivain principal je jouissais avec elle des droits qui en découlaient, mais dès qu'elle cesserait de leur donner son imprimatur, je resterais seul bénéficiaire non seulement de ceux d'auteur, mais aussi d'édition et d'impression.

4. Tous les bénéfices et droits résultant de traductions en langues étrangères (y compris les éditions en caractères traditionnels à Hongkong et Taiwan), ainsi que des adaptations audiovisuelles, de l'exploitation numérique et autres produits ou œuvres dérivés étaient propriété exclusive du rédacteur en chef Yan Lianke, ni la municipalité de Zhalie ni les autres membres du comité n'en avaient la jouissance.

Et ainsi de suite, la liste serait longue.

Chers lecteurs, à la manière du prince qui exhibe sa crasse au soleil, j'ai consigné ici tout ce qu'on ne devrait pas vous dire. Alors lisez. Et injuriez-moi. N'importe lequel d'entre vous, quel qu'il soit, est libre de se hisser au sommet d'un arc à la vertu et de là-haut, en plein soleil, prenant le vent à bras-le-corps, de me traiter de putain, de catin, de romancier dépourvu de la plus élémentaire intégrité ; vous pouvez m'insulter et m'arroser jusqu'à ce que mort s'ensuive d'un océan de crachats, mais auparavant, tel le condamné auquel on accorde une dernière déclaration, j'ai quelque chose à vous demander :

Lisez ces *Chroniques* ! Lisez-en quelques pages, une dizaine, ce seront des fleurs sur ma tombe !

***Liste des membres du comité de rédaction
des Chroniques de Zhalie***

Président d'honneur: Kong Mingliang, chef de la municipalité de Zhalie

Président exécutif et rédacteur en chef: Yan Lianke, écrivain, professeur à l'Université du Peuple de Chine

Vice-président: Kong Mingguang, professeur à l'Ecole normale de la municipalité de Zhalie, anciennement président du comité

Membres du comité (par ordre alphabétique):

Chen Yi, professeur à l'Ecole normale de la municipalité

He Zhaojin, professeur de littérature hors classe au lycée municipal

Ji Jinjin, cadre du bureau aux affaires culturelles de la municipalité, folkloriste

Kong Mingyao, célèbre entrepreneur de la municipalité de Zhalie

Ouyang Zhi (f.), employée

Su Dianshi, maître-assistant à l'Institut pédagogique de la municipalité

Yang Feng, employé

Yang Xicheng, employé

Zhao Ning, artiste photographe de l'Association d'art et de littérature de la municipalité

Illustrations : Luo Zhaolin

Corrections : Jin Qingmao

Financement: Liang Guodong, Dang Xueping

Les grandes dates de la rédaction

1. Août 2007: le gouvernement municipal décide de faire réviser et réécrire les annales de la ville, il prend en

outre la décision de simplifier l'appellation *Chroniques locales de la ville de Zhalie* en *Chroniques de Zhalie*.

2. Septembre 2007 : fondation du comité de rédaction des *Chroniques de Zhalie*, avec pour vice-président le professeur Kong Mingguang, de l'Ecole normale de la ville.

3. Octobre 2007 : première réunion du comité, début officiel du travail de compilation sur la base d'annales de district préexistantes.

4. Mars 2008 : fin du travail de collection des matériaux.

5. Mars 2009 : le premier brouillon achevé, tapé, imprimé et relié sous forme de brochure est distribué à tous les départements du niveau du district à fin de consultation.

6. Décembre 2009 : les *Chroniques de Zhalie* sont envoyées à l'imprimerie.

7. Février 2010 : fin officielle de l'impression.

8. Octobre 2010 : afin d'assurer aux *Chroniques de Zhalie* une très large diffusion, le gouvernement municipal décide de rémunérer grassement l'écrivain Yan Lianke, à charge pour lui, par son processus de réécriture, d'en faire un livre unique et inégalable, un monument à l'histoire de l'expansion de Zhalie, de son passage du statut de village à celui de canton, puis de bourg, puis de préfecture, enfin de municipalité et de métropole, ainsi qu'une geste à la gloire de son peuple, ses hommes éminents et ses héros.

9. 10 octobre 2010 : ayant regagné son pays natal, l'écrivain accepte officiellement la position de président exécutif du comité de rédaction des *Chroniques de Zhalie* et se met au travail.

10. Fin novembre 2010 : après avoir compulsé les documents de manière exhaustive, beaucoup enquêté, interviewé et réfléchi, Yan Lianke propose de réécrire les

Chroniques, il exige de pouvoir le faire entièrement à sa manière et finit par obtenir l'autorisation du maire.

11. Février 2011 : Yan Lianke établit l'armature structurelle des *Chroniques*.

12. Octobre 2011 : il se lance officiellement dans leur rédaction.

13. Mars 2012 : il achève le gros du manuscrit lors d'une résidence à l'atelier international d'écriture de l'Université de Hongkong.

14. Août 2012 : la rédaction est terminée.

15. Septembre 2012 : remise à fin d'examen et de ratification au gouvernement municipal et à ses employés de tous niveaux, la version déclenche un tollé, un concert sans fin de condamnations et d'insultes grâce auquel elle acquiert le statut d'œuvre remarquable et se met à circuler sous le manteau dans la ville.

16. 2013 : les *Chroniques de Zhalie* sont enfin publiées en langue chinoise, mais qu'ils soient dirigeants, cadres ou gens du peuple, intellectuels ou simples citoyens, du haut en bas de l'échelle les habitants dans leur quasi-totalité refusant d'être assimilés à ces élucubrations grotesques et absurdes, il en résulte une vague sans précédent d'opposition locale à l'histoire.

CHAPITRE II

ÉVOLUTION TERRITORIALE (I)

Le village naturel

Dynastie des Song (960-1279)

Du temps des Song du Nord, trois cent cinquante kilomètres à l'ouest de la capitale Bianliang (actuelle Kaifeng), se trouvait l'antique cité de Luoyang. Et soixante-dix kilomètres au sud-ouest de Luoyang, la sous-préfecture de Songyi au centre de laquelle, dans les monts Funiu, près du pic principal, le magma à l'intérieur de la terre s'étant mis à bouillonner, il se produisit une éruption volcanique dont de longs mois durant les fumées restèrent sans se dissiper. Au commencement, les gens n'entendaient rien à la géologie et la croûte terrestre, aussi parlaient-ils de terre qui se fend ou de terre qui explose. Les foules des environs, du fait de cette terre qui s'était fendue, s'enfuirent en tous sens pour échapper à la mort. Certains migrèrent jusque dans les monts Balou, à plus de cent lis du cratère, où labourant la terre et travaillant de leurs mains, ils vécurent longtemps en paix. Petit à petit un village se forma, et dès le départ ils l'appelèrent Zhalie,

« Explosion », en mémoire de leur exode quand la terre s'était fendue (*lie*) et avait explosé (*zha*).

Dynastie des Yuan (1279-1368)

Aux premiers temps de sa création, alors que le village comptait une centaine d'âmes, comme devant coulaient les eaux de la rivière Yin, que derrière se dressaient les monts Balou et qu'à son orée s'étendait un vaste terrain plat, les paysans commencèrent de s'y assembler pour pratiquer le troc ou faire des achats contre argent comptant, ce qui constitua le début d'un petit marché de campagne.

Dynastie des Ming (1368-1644)

Jouissant d'une robuste démographie, le village de Zhalie comptait plus de cinq cents habitants, répondant principalement aux patronymes de Kong et de Zhu, qui pour beaucoup affirmaient être les descendants de Confucius, ou Kong Fuzi, et de Zhu Xi, les saints ancêtres du confucianisme, ce même si leurs registres familiaux n'en faisaient pas foi. Le marché se tenait désormais à dates fixes, le premier, le onze et le vingt et un de chaque mois, et les gens étaient nombreux à venir y vendre et acheter, leur existence se structurait.

Dynastie des Qing (1644-1911)

Sous les Qing, la société étant entrée dans une phase de déclin, la plaine centrale fut le théâtre de nombreux soulèvements armés. Les troupes du roi d'assaut Li Zicheng avaient ravagé le Henan, puis quand elles s'étaient battues à Zhalie contre l'armée mandchoue, avaient razié et pillé le village et ses environs, aux paysans volé bétail et céréales. Ajoutez à cela plusieurs années consécutives de grande sécheresse, où les récoltes ne donnèrent pas de

grain, où les cent herbes ne portèrent pas de fleurs, ils se retrouvèrent dans le dénuement et fuirent plus à l'ouest, vers le Shaanxi, le Gansu et jusqu'au Xinjiang. Le village ne fut plus que foyers déserts, il s'en fallut de peu qu'il tombât en ruines.

République de Chine (1912-1949)

Les gens allant et venant, de nouveau à Zhalie des fumées s'élevèrent au-dessus des chaumières, le village se remit à prospérer, il retrouva sa vitalité et allègrement se repeupla. D'après des annales d'époque de la sous-préfecture de Songyi, les habitants étaient quelques centaines. Du fait de la proximité de l'eau et de communications aisées, il avait retrouvé son statut de marché de la chaîne des Balou et, de mœurs diligentes, le peuple y vivait bien. C'est vers le milieu de cette période qu'une gigantesque mine de charbon ayant été découverte dans la sous-préfecture voisine, une extension du chemin de fer y arriva et une gare fut construite quelque vingt lis plus loin. C'était la fin de la paix, le début d'un essor, le flux des marchandises en était facilité, peu à peu le village naturel s'effaça pour devenir une structure organisée, un village social.

Le village social (1)

Après la fondation de la Chine nouvelle, en 1949, l'histoire du village commença de refléter en miniature le développement du pays et les secousses qui l'ébranlaient. Comme il passait par le moment de liesse frénétique, le choc que constituaient la révolution agraire et le renversement des despotes locaux, il est exact que les trois concubines de certain propriétaire foncier, répondant au nom de Zhu, furent attribuées à des valets de

ferme. Parmi eux un ouvrier agricole – de patronyme Kong, le grand-père du maire actuel Kong Mingliang – se vit offrir la troisième en partage. Lors de leur nuit de noces, dans la chambre nuptiale il n’osa pas toucher cette fée faite femme. Agenouillé au pied du lit, jusqu’à ce que l’orient blanchisse il resta prosterné, le front au sol. Si bien que la dame, convaincue de sa sincérité et de son honnêteté, finit par se lever, l’attirer sur la couche, et après avoir défait sa ceinture, l’apaiser pour le coucher sur son corps. C’est à cette nuit que Zhalie dut Kong Dongde, le père de Kong Mingliang, qu’il doit leur illustre lignée et la tonitruante légende de ses *Chroniques*. Après la Libération, l’établissement des coopératives et le retour à la collectivité des terres attribuées aux paysans lui furent un tel coup que le grand-père en passa trois jours et trois nuits, sans discontinuer, à se lamenter bruyamment en bordure de champ sur ses lopins perdus, bientôt rejoint par la quasi-totalité des autres propriétaires – tous pleurant le dommage qui leur était fait, tandis que la grand-mère, l’ancienne concubine, se passait la main dans les cheveux en souriant. Et elle resta longtemps, sans mot dire, à sourire de ce sourire éloquent. De là date la « coutume des pleurs » (pour les détails, voir ci-après). Plus tard, pendant la campagne anticapitaliste des « trois et cinq antis » de 1952, quand un habitant de Zhalie qui était allé dans la montagne abattre des arbres pour en faire des manches de houe et des tabourets fut condamné à la prison, battu et envoyé se faire rééduquer par le travail, l’histoire choqua. C’est à la même époque que Kong Dongde, qui avait cassé un outil par maladresse et été pour cela convaincu du crime d’avoir détruit un instrument agricole socialiste, connut la détention – pour son clan

la pire des blessures, pour ces *Chroniques* la matière première du chapitre d'ouverture.

En 1958, au moment du passage aux communes populaires, devenu dans le cadre de l'une d'elles site d'une grande brigade, Zhalie se retrouva associé de manière plus étroite encore aux souffrances et gloires de l'Etat.

En 1966, alors que la « Révolution culturelle » éclatait à grand fracas, le village se divisa en deux factions, les Kong et les Zhu. Quant aux Cheng, troisième patronyme d'importance, ils y assistèrent pour leur part en spectateurs et coulèrent des jours paisibles. La révolution était à Zhalie devenue une lutte entre clans, qui en raison de contradictions entre eux tourna à nouveau à la lutte de classes. Les dix ans qu'elle dura furent autant d'années d'affrontements chaotiques, il y eut des morts, il y eut des gens envoyés en prison, il y en eut aussi qui s'en sortirent, tant bien que mal, en cultivant la terre. C'est justement alors qu'il était en train de sarcler, échine ployée, que Kong Dongde, le père de Kong Mingliang, se prit dans le dos la fiente d'un oiseau, laquelle imbibée de sueur finit peu à peu par s'étendre et dessiner sur sa chemise blanche une carte de Chine. Comme de surcroît il ne faisait la lessive que tous les quinze jours, à force de la lui voir sur les épaules, quelqu'un finit par s'en aviser et le dénonça à Zhu Qingfang, le chef du village. L'affaire était grave, estima celui-ci : il fit un rapport à la commune, qui fit un rapport au district et, pour la seconde fois, Kong Dongde fut incarcéré, puis lourdement condamné et voué à se faire à perpétuité rééduquer dans sa prison. Jusqu'à ce qu'un beau jour il en sorte, rentre discrètement au village, et que pour Zhalie la roue tourne.

Pour que les *Chroniques* trouvent un nouveau point de chute, que leur rédaction prenne un nouveau départ.

Le village social (2)

C'était le début de l'hiver, il faisait froid et la terre était gelée, les gens blottis chez eux, les arbres comme morts et transis. Sous les auvents, les moineaux s'agglutinaient. Calme et paisible, Zhalie s'enveloppait de silence.

Kong Dongde était sorti de prison et rentré au village. Un retour aussi inattendu que subreptice : nul n'en fut informé et, autant que faire se peut, d'un mois entier il ne fit pas la moitié d'un pas dehors. C'était un homme de cinquante-deux ans, dont douze passés en prison, au sujet desquels personne ne savait rien, ni où il avait purgé sa peine, ni ce qu'il y avait fait, ni le genre de vie et les tourments qu'il y avait endurés. Depuis qu'un mois plus tôt, au beau milieu de la nuit, il avait frappé à la porte, plongeant la pièce dans la stupéfaction et faisant ruisseler les larmes sur les joues de sa femme et ses fils, il ne leur avait rien apporté, sinon une atmosphère irrespirable et un silence pesant. Car de part et d'autre, sinon pour demander ce qu'on voulait manger ou boire, rien, ils n'échangeaient pas un mot, pas une bribe de parole.

Il avait été condamné à la peine capitale. Tous le tenaient pour mort, pourtant il était revenu sain et sauf. Mais le cheveu intégralement blanc, aussi maigre et sec qu'une brindille, si bien que si ses pupilles n'avaient pas bougé on aurait vraiment pu, le voyant assis là, le prendre pour un cadavre.

Couché c'était encore pire, il n'avait plus rien d'un être vivant.

Enfin, au bout de quinze jours de ce mutisme têtu, retrouvant un semblant de souffle il convoqua ses fils dans la chambre, à son chevet, pour leur tenir un discours déconcertant :